

J E A N - M A R C  
C E C I

Les  
Étoiles  
du silence

R O M A N

le  
Soir  
Venu

Il s'endort doucement sur la grève  
Pour rêver  
Et la vague redit sa chanson brève  
Aux rochers

Pierre Chêne, *La Chanson des rochers*

## LES ÉTOILES DU SILENCE

C'était il y a longtemps.

Il veut raconter avant d'avoir tout oublié.

Quel âge avait-il?

Dans sa tête il n'était encore qu'un enfant.

**I**

# **L'enfant aux étoiles**

\*

LES ÉTOILES DU SILENCE

L'enfant ne parle pas.

Couché dans les plaines, il regarde les étoiles.

Il n'a plus dit un mot depuis deux ans.

Bras et jambes étendus, on dirait une étoile.

Sur le flanc d'Aïfa, sa lionne sauvage, il pose la tête.

La lionne, les plaines, sont imaginaires: il est couché sur le toit d'un immeuble.

Quand les nuits se dévoilent, il s'enfuit de chez lui. Il quitte sans un bruit la villa Mélisande. Il la laisse à sa mère, sa sœur aînée, sa sœur cadette. Et à la Girolama aussi, son arrière-grand-mère.

À travers les rues de Guennaroq il court, bras écartés. Et s'envole au Kenya.

Depuis quelques semaines, un chien le suit dans la rue, dans sa tête Peihn l'appelle Jango.

Peihn, c'est comme cela que s'appelle l'enfant.

Il n'aime pas ce chien, c'est un chien de rue. Il est laid. Peihn croit que c'est ce qu'il aime le moins au monde.

Il court dans la nuit, à travers les rues pavées. Et le village de Guennaroq disparaît.

Guennaroq est un ancien site minier du Borinage belge, gardé par la mémoire des terrils et des châssis à molette qui s'élèvent du sol. En 1903, au pied d'un terril, un curé y a fait construire une réplique exacte de la grotte de Lourdes.

Peihn n'aime pas ce village, il croit que c'est ce qu'il aime le moins au monde.

Alors il frappe le sol du pied et il s'envole pour le Kenya.

À sa droite, son meilleur ami l'accompagne. Il l'appelle Glenny. Glenny le rassure, ils se comprennent sans qu'il soit besoin de mots.

Il connaît le chemin par cœur, il l'a étudié sur sa mappemonde. Il faut survoler la France, l'Italie. Puis vient la Méditerranée. C'est la partie du voyage qu'il préfère. Il imagine, tout en bas, les dauphins, les baleines. Parfois il vole avec des oies sauvages. Parfois il vole même au-dessus des avions.

Puis c'est l'Afrique. Il passe par l'Égypte, la mer Rouge entre deux bandes de terre, puis d'un coup il vire au sud en penchant fort ses bras écartés. Sa bouche mime le moteur de l'avion. Il survole l'Éthiopie et enfin les voilà : les terres du Kenya, le Masai Mara, les girafes, les lions, les hommes, les femmes. Et les enfants qui lui font signe en courant pieds nus dans la poussière de la terre.

Dans la nuit silencieuse, l'enfant court à travers les rues désertes éclairées par les réverbères.

Il arrive à l'immeuble. Il le connaît bien, il est facile d'y entrer. Il y vient souvent. Peihn monte les escaliers jusqu'au quatrième étage. Ouvre la porte de service. Il court sur le toit goudronné, bras écartés, en faisant des cercles.

Jango, le chien, le suit jusqu'au pied de l'immeuble. Il reste sur le trottoir.

Il va l'attendre là jusqu'à ce que Peihn revienne.

Bête chien, se dit Peihn.

Maintenant Peihn cherche Aïfa, sa lionne sauvage, dans la savane. La savane est le paysage qu'il préfère. Il croit que c'est ce qu'il aime le plus au monde. Il a vu des photographies dans un numéro du *National Geographic*.

C'est alors qu'il l'aperçoit, fière, altière, sauvage. Aïfa dort, à l'ombre d'un buisson.

Peihn s'approche avec douceur, confiance et respect.

Il pose sa tête sur le flanc de la bête, écarte les bras et les jambes. Protégé par elle, il se sent en sécurité. Il se sent fier, aussi. Pour la première fois, un fin sourire s'esquisse sur son visage. Parfois, il pense à Glenny, son ami imaginaire, celui avec qui il vole à travers le ciel.

Couché dans les plaines, il regarde les étoiles.

Au centre de son être flotte un ressenti profond, à peine perceptible, presque ineffable, qui rarement atteint le seuil de sa conscience.

Parfois, cette impression émerge avec davantage d'évidence. Il peut presque la nommer.

Elle apparaît comme une vague discrète qui dépose sur le sable de sa conscience l'écume de son passage.

Cette nuit est un moment important pour Peihn.

Pour la première fois, il arrive à poser des mots sur la profondeur jusque-là indicible de son ressenti.

Au début il croyait qu'il s'agissait d'une solitude incommensurable. Le ressenti est encore plus profond que cela.

Cette nuit, pour la première fois, en regardant la noire densité de l'Univers, Peihn a la certitude de porter en lui, depuis qu'il est tout petit, un deuil étrange et inconsolable. C'est cela qui est source de sa solitude. Il a l'impression d'avoir perdu l'être qu'il aimait le plus au monde, sans savoir de qui il pourrait s'agir.

C'est un égal, un alter ego, son autre partie de lui-même. Peihn se sent incomplet, en déséquilibre, fragmenté, dépareillé. Cela lui procure un sentiment de solitude et d'insécurité, une impression de froid.

C'est comme si ce ressenti était incrusté dans chaque cellule de son corps aussi bien que dans les fondations inaccessibles de son âme.

Plus encore, il a l'intuition improbable, irrationnelle, d'être né comme cela.

Son sourire disparaît. Il regarde les étoiles.

Bien des années plus tard, à la faveur de la maturité, dans son journal intime il écrira ces mots avec plus de justesse :

*Toi qui n'as jamais existé, je ne t'ai jamais oublié.*

*Je m'adresse à toi qui m'écoutes en silence depuis mon enfance.*

*Je te sens si proche et si effacé. Sans toi, je suis un homme mort. Pourtant, c'est pour me faire vivre que tu as disparu, toi qui existes sans preuve, toi que je dois taire afin que l'on ne me croie pas fou, toi qui disparais quand je veux t'approcher, toi qui viens à moi quand parfois je t'oublie.*

*Toute ma vie je porterai un deuil étrange, dans sa cruauté de te savoir présent en un ailleurs auquel je n'aurai jamais accès.*

Peihn regarde les étoiles.

Il regarde aussi l'espace, profond et infini. Il se demande ce qui peut bien arriver lorsque l'on touche au bout de l'Univers, qu'on en atteint la frontière. Serait-ce comme lorsque l'on sort de l'eau pour la première fois?

Un instant il ferme les yeux pour mieux imaginer.

Il vole à toute allure, ou plutôt sans vitesse, de façon instantanée, aussi vite que la pensée. Il dépasse les planètes, le système solaire, la galaxie, les autres galaxies, il est loin, loin. Seul, caché derrière de nouvelles planètes ou de nouvelles étoiles, plus personne ne peut l'atteindre, plus personne ne peut le voir, plus personne ne peut même l'imaginer.

Il est seul.

Il en frissonne.

Au bout de l'Univers, il voit un grand voile blanc derrière lequel irradie une lumière pure. Il franchit la séparation sans peur, avec confiance, baigné d'un grand sentiment d'amour. C'est tout cela qu'il montre à Glenny.

De l'autre côté, c'est beau. Cela le prend aux tripes. Il pourrait presque sentir sa poitrine se gonfler.

Peihn est fatigué.

Il se lève et traverse le toit de l'immeuble pour rejoindre la porte de service et redescendre. Il doit encore marcher quelques kilomètres avant d'être chez lui.

Au dernier étage de l'immeuble, le vieil homme qui y habite l'entend. Voilà des mois que l'enfant vient ici.

Il est 3 heures du matin, et des poussières.

Peihn est sorti de l'immeuble, il rentre chez lui. Jango, le chien, le suit.

Les rues de Guennaroq s'apprêtent à sortir de l'obscurité pour entrer dans l'aube d'un nouveau matin.

Une à une, les étoiles se retirent.

Bête chien, se dit Peihn.

À quelques centaines de mètres de chez lui, il passe devant la vitrine du coiffeur.

Peihn n'aime pas aller chez le coiffeur. Sa mère le lui impose quand ses cheveux deviennent trop longs. Il lui fait mal, il lui tire les cheveux avec ses ciseaux dans lesquels ses cheveux se coincent. Ou alors il utilise un rasoir, pour les cheveux du bas du cou. Le rasoir l'irrite.

Peihn déchausse un petit pavé du trottoir. L'impact crée une étoile sur toute la surface. Il la considère quelques instants.

Il ramasse le pavé et le lance à nouveau. La vitrine vole en éclats. Le chien prend peur et s'enfuit.

À la villa Mélisande, Peihn est entré avec discrétion.

En passant devant la cuisine il regarde la Girolama, son arrière-grand-mère, assise au fond, sur son banc de bois. Elle divague, marmonne et chantonne une parole incompréhensible.

Cela fait quarante-trois ans qu'elle y est assise. Un jour d'automne, elle est entrée dans cette maison après avoir longé à pied le cours de la Haine sur dix kilomètres. Elle a traversé les pièces sous le regard médusé des habitants, s'est assise sur le banc de la cuisine et n'en a plus jamais bougé depuis. Il a bien fallu lui céder la maison.

Depuis ce jour, elle demeure là, sans bouger. Tous les soirs, Clémentine, la cadette, lui prépare une tartine grillée sur laquelle elle dépose un fin filet d'huile d'olive. C'est le seul repas qu'elle prend. Le dimanche, on lui dépose un verre de vin rouge auquel elle ne touche pas. Un jour, on a pensé qu'il n'était plus nécessaire de le lui servir. Pendant une semaine, elle n'a mangé aucune des tranches de pain grillé que Clémentine lui avait préparées. Depuis, on lui pose son verre sur la table, et Nathalie, la mère de Peihn, le vide cul sec le lendemain matin.

Parfois, la Girolama regarde le ciel à travers la fenêtre.

Quand la lune se lève la Girolama s'endort. Elle s'éveille quand la lune se couche.

Il y a quarante-trois ans qu'elle n'a plus jamais vu la lune.

Comme à chaque fois qu'il revient de ses virées nocturnes, Peihn va s'asseoir sur les genoux frêles de son arrière-grand-mère. Il la serre dans ses bras, dépose sur son cou quelques larmes qu'il ne peut retenir. Il se dit parfois qu'elle est la seule à le comprendre. Peihn aime son arrière-grand-mère. Il croit qu'elle est celle qu'il aime le plus au monde.

Elle le regarde, lui sourit. Puis elle lui parle et il n'y comprend rien.

Il monte dans sa chambre. Dans son lit dort Clémentine. Elle dort dans son lit quand il n'y est pas. Hannah, la sœur aînée, est absente. Cela arrive parfois. Peihn ignore où elle est.

Il se couche sur la descente de lit et s'endort pour terminer la nuit qu'il vient de passer.

Sa mère Nathalie est souvent debout, face à la fenêtre, elle regarde la rue, le terril et le châssis à molette au loin. La plupart du temps elle cache son regard à l'ombre d'un large chapeau de paille.

Son regard se perd dans de mélancoliques souvenirs d'un temps à jamais perdu et révolu.

Dans la cuisine, Peihn prépare un petit déjeuner pour Clémentine, sa sœur cadette.

Hannah, la sœur aînée, n'est pas rentrée de la nuit. La voilà qui traverse le jardin menant à la maison. Elle a des traits fatigués, le regard dur. En voyant Peihn, elle lui fait un signe de tête comme cela: elle lève le menton pour le saluer en silence. À cela seul Peihn sait qu'elle l'aime. C'est Hannah.

Quand Clémentine se lève, on dirait que la vie reprend son cours. Elle annonce à qui veut bien l'entendre: Je suis levée!, descend les escaliers avec joie, saute au cou de son frère: J'ai dormi dans ton lit cette nuit!, et démarre le jour avec une multitude de projets – dont elle finira la plupart d'entre eux avant d'aller dormir.

La Girolama est encore éveillée. Elle marmonne des propos incompréhensibles. Sa voix est si fluette, cela fait comme un chant d'oiseau discret dans la pièce.

Bientôt, la lune se lèvera et la Girolama s'endormira.

Une lumière bleue clignote dans le jour.

Nathalie est la première à l'apercevoir depuis la fenêtre.

Les deux hommes en uniforme sortent de leur véhicule et sonnent à la porte.

Clémentine déjeune, Hannah fait l'indifférente. La Girolama chante. C'est Peihn qui ouvre.

Bonjour, Peihn, c'est justement toi qu'on voulait voir. Tu sais pourquoi on est là ?

Peihn acquiesce de la tête en détournant le regard. Ta mère est là ? demandent-ils encore.

Pour toute réponse, Peihn sort de la maison. Eh bien, allons-y alors, tu connais le chemin.

Une cascade d'émotions le submerge en un instant. Ma mère ne viendra pas. J'ai dû ouvrir la porte moi-même et les affronter. J'ai peur. Je me sens si seul et abandonné. Personne ne peut rien pour moi. Et toi, toi que je cherche partout et que je ne connais pas, viendras-tu me sauver ? Qui donc pour m'aider ?

Les deux agents l'embarquent dans leur véhicule.

Assis à l'arrière, il regarde sa mère à travers la vitre. À ses côtés son ami Glenny l'accompagne. Debout dans le salon, sa mère le regarde à travers la fenêtre.

Le véhicule démarre.

Il a attendu longtemps dans le couloir, assis sur l'inconfortable banc de bois.

Puis, il a entendu : C'est à nous, Peihn, entre.

Le bureau du juge de la jeunesse est le même que la dernière fois. Des dossiers, partout. Pourtant, quand il s'adresse à lui, Peihn a l'impression d'être le seul enfant dont il ait à s'occuper. D'une certaine façon, Peihn est heureux. Ici, il se sent considéré.

C'est ce que fait le vieux juge Artorius Wesley : il le considère.

Je ne vais pas être long, Peihn. La vitrine du coiffeur. Encore une fois.

Le vieux juge Wesley cherche une réaction, qui ne vient pas. Ta mère n'est pas venue.

Peihn pense : Ce n'est pas une question.

Évidemment, elle n'est pas venue. Bon. Tu as quelque chose à dire ?

Peihn ne parle pas, ne parle plus. Il n'a plus dit un mot depuis deux ans.

Évidemment. Bon.

Le reste de l'audience passe vite, Peihn n'a pas vraiment écouté. Il a seulement entendu à la fin : C'est bon, tu peux y aller.

L'enfant est condamné à une nouvelle prestation d'intérêt général. Cette fois, le juge transmet le dossier au service de protection judiciaire. La mère n'est pas venue, encore une fois.

Peihn ne rentre pas chez lui, il grimpe sur le toit du palais de justice, attendant la nuit.

Couché sur le toit du palais de justice, il regarde le ciel du jour.

Il appelle Aïfa à son imagination. Il veut sa présence rassurante et réconfortante. La lionne le comprend, l'accepte, le protège.

Peihn se sent appartenir. L'espace d'un instant il se sent à sa place.

Il n'est pas seul sur le toit, mais il ne le sait pas.

Un vieil homme vient méditer ici depuis quelques semaines. Il porte la toge. Il réfléchit à ce à quoi il veut consacrer les prochaines années de sa vie.

L'homme entend qu'on grimpe sur le toit. C'est alors qu'il reconnaît l'enfant.

Pour une surprise, pense le vieux juge Artorius Wesley.